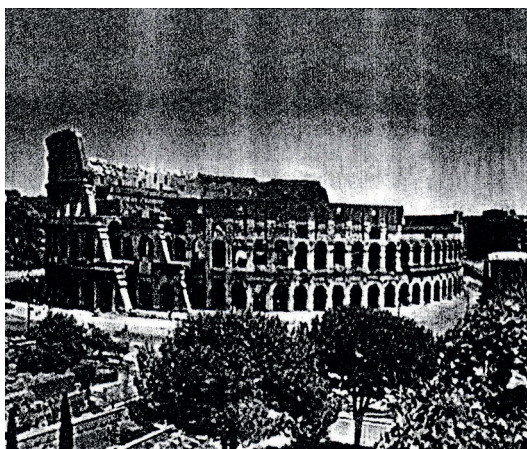




Le Colisée à Rome.

IN MEMORIAM

Salvatore Sansalone* : un gentilhomme de chez nous

Après la sanglante et victorieuse offensive du 11 mai 1944, le Corps expéditionnaire français marqua une brève pause aux abords de Rome libérée. Une journée de permission nous fut accordée pour visiter la Ville Éternelle... L'épisode qui suit se situe à ce moment.

par Pierre Augier

« **A** midi, nous sommes entrés dans l'un des restaurants les plus chics du quartier. Pour cette visite à Rome, nous nous étions « sapés » avant le départ. Nos tenues de sortie, soigneusement pliées dans les bâches de nos jeeps, attendaient ce grand jour depuis longtemps. Ainsi pouvions-nous pénétrer sans rougir dans cet établissement. Toutefois, affichés à l'entrée, les prix nous inquiétaient... Consulté, notre trésorier André, à qui chacun, selon la coutume, avait remis l'essentiel de son avoir, fit le point : « Au diable l'avarice ! tranche-t-il, toutes nos lires vont y passer mais si demain on est mort, qu'est-ce qu'on aura de plus ? »

La rencontre

Nous retrouvions là, déjà attablés, une bonne dizaine de « bérets verts » qui avaient raisonné de même. Nappes blanches, argenterie, menu raffiné, nous étions aux anges. La salle bruissait des conversations animées de nombreux civils italiens, couples élégants, occupés à commenter les derniers événements. Au plus fort de ces bavardages, la porte d'entrée s'ouvrit doucement... Un aveugle entra en tâtonnant, tiré par son caniche, un violon à la main. Ce devait être un habitué des lieux. Il s'assit dans le hall. L'instant d'après, une musique aigrette se mêlait aux voix, dans l'indifférence générale. À l'évidence, personne ne l'écoutait. C'est alors que d'une table voisine, l'un de nos camarades se leva et traversa la salle en direction du violoneux. Je reconnus Salvatore Sansalone. Nous nous connaissions, son frère Ferdinand, lui et moi, tous Philippévillois, depuis notre plus tendre enfance. Ils avaient fait leur chemin. Tous deux, premiers prix de Conservatoire, faisaient partie de l'orchestre de Radio Alger et bien sûr aussi, de « la musique du Septième », la musique de notre régiment, dont nous étions si fiers. Bref, je vis...

Salvatore se pencha sur l'homme, et lui dit quelques

mots à l'oreille. L'aveugle parut acquiescer. Il lui prit son instrument et l'accorda discrètement. Hormis notre table, personne n'avait observé ce manège.

Le silence de Rome

Et soudain..., une czardas ! Les premières mesures se perdirent dans le brouhaha qui, très vite, s'estompa. Un grand silence lui succéda. L'oreille de ces Romains cultivés, férus de musique, ne s'y trompait pas. Ils avaient reconnu un grand virtuose. Nous observions, émus, ces gens. L'un après l'autre, ils déposaient doucement leurs couverts, s'adossaient à leur chaise, fermaient les yeux... Les serveurs, le long des murs, s'étaient immobilisés... Le jeu étincelant faisait vibrer la salle... Puis ce fut la fin. Les applaudissements crépitèrent. « Francese, Francese ! » chuchotait-on autour de nous. Notre camarade décrocha alors d'une patère son béret vert, le retourna et fit tranquillement le tour des tables. Les billets s'y amoncelaient. La quête achevée, suivi par cent regards, il rejoignit l'aveugle et plaça la liasse entre ses mains. Le visage du pauvre homme, pourtant radieux, était sillonné de larmes.

Les convives, maintenant, observaient nos tables avec une vive sympathie. Un bruissement de commentaires régna longtemps autour de nous. À la fin du repas, le maître d'hôtel s'approcha de nous chuchotant que le patron de l'établissement désirait nous offrir le déjeuner. Mais d'un commun accord, nous refusâmes. Il fallait finir en beauté.

Salvatore tu accomplis ce jour-là un bel acte de charité, de même que tu servais, avec beaucoup de classe, le prestige de notre Patrie, et celui de l'Armée d'Afrique, aux yeux des Romains présents. Que Dieu te le rende et vous réunisse dans son Paradis, Ferdinand et toi, qui nous a quittés à ton tour, le 28 décembre 2001.